



Même s'ils ont en commun un certain nombre de sources écrites, Freud et Schreber n'en font pas moins une lecture différente. L'intérêt de Freud envers le texte du " merveilleux Schreber ", que " l'on aurait dû faire professeur de psychiatrie ou directeur d'asile " comme l'écrit Freud à Jung, fonde le nôtre.

Pour Freud, le délire possède un noyau de vérité, ce que confirme l'expérience clinique. Et nous pourrions ajouter que la vérité comporte un noyau délirant.

Dans cet ouvrage, l'auteur ne propose pas une relecture des Mémoires d'un névropathe et de leurs sources écrites. Il nous invite à une lecture nouvelle des rapports de la psychose et de la psychanalyse à travers des textes littéraires sur lesquels Schreber appuie son délire et Freud son interprétation. En effet, comprendre les mécanismes de désorganisation de la pensée éclaire ses modes d'organisation eux-mêmes. Cette compréhension permet de saisir, alors, les dérives, peut-être délirantes, de toute théorie comme de toute interprétation.

Diplômé de sciences économiques, docteur en psychologie clinique. Luiz Eduardo Prado de Oliveira est psychanalyste formé à l'Association psychanalytique de France et invité permanent de la Société psychanalytique de Paris. Outre sa pratique privée, il exerce à Paris au Centre hospitalier Sainte-Anne. Il est auteur et traducteur de nombreux ouvrages de psychanalyse, Membre de "l'Espace Analytique", et Directeur de Recherches à l'Ecole Doctorale de Psychanalyse - Université de Paris 7 .

Chapitres

Chapitres

I) Prologue : Eléments de la théorie freudienne des psychoses, caractère paradigmatique des paradoxes de Schreber

L'étude du « cas » Schreber est exemplaire, non seulement car Freud y dévoile sa théorie de la paranoïa, mais plus encore, car il y remanie toutes ses thèses antérieures à ce sujet. Il serait néanmoins faux de prétendre qu'à travers la lecture des *Mémoires d'un névropathe* il se soit senti engagé et touché au-delà de ce qu'exigeaient de lui d'autres lectures ou patients. Cette affirmation aurait comme fonction essentielle de renforcer le narcissisme d'un lecteur qui se voudrait privilégié.

Le livre de Schreber est important pour la compréhension des psychoses et de leurs liens à la culture. Il est, à ce titre, paradigmatique. La psychanalyse ne peut se passer d'un effort de compréhension ni de la folie, ni du fait culturel.

La redécouverte de Schreber : Constructions et interprétations

En 1949, M. Katan redécouvre Schreber, oublié depuis 1911. Peu après, il sera suivi par Niederland.

A l'époque, Katan est présenté comme un « freudien orthodoxe » tel qu'on l'entendait alors. Sa contribution à la psychanalyse, grâce à plusieurs travaux importants, part toujours des thèses freudiennes fondamentales pour toujours y revenir. Il en est ainsi de ses études inaugurales sur le discours du schizophrène, sur le rôle des mots dans la schizophrénie et dans la manie ou de ses travaux qui articulent fétichisme, aphasie et constructions dans l'analyse.

Juif d'origine hollandaise, Katan se réfugie aux Etats-Unis avec sa famille lors de l'invasion de son pays par les nazis. A cause de cet exil, ses travaux, dont l'originalité et l'importance sont réelles, ne furent pas connus et reconnus comme ils le méritaient. Katan, en effet, a été le premier à critiquer d'un point de vue structuraliste la conception kleinienne des rapports entre les parties psychotiques et non psychotiques de la personnalité, critiques reprises par Wälder lors des échanges de conférences entre Vienne et Londres pendant ce qu'il est convenu d'appeler les controverses entre freudiens et kleiniens. Plus tard Lacan reprend les thèses de Katan qui soulignent notamment qu'il est problématique de différencier la psychose et la normalité en termes de « partie psychotique » et « partie saine » de la personnalité.

Quand Katan lit les *Mémoires*, il obéit à l'indication freudienne de ne prendre en considération que les libres associations du patient, lesquelles doivent mener à la construction d'un noyau de vérité d'abord *fantasmatique*. Katan, en fondant l'école de langue anglaise des études sur Schreber, considéra l'autobiographie de Schreber comme une longue suite d'associations qui l'autorisaient à s'abandonner lui-même à l'association ¹.

Cette école peut se diviser en trois groupes : ceux qui s'intéressent à Schreber et veulent soutenir l'analyse de Freud ; ceux qui, tout en s'intéressant à Schreber, divergent de Freud ; ceux enfin qui s'intéressent d'abord à la paranoïa indépendamment de Freud et ne voient chez Schreber qu'une occasion parmi d'autres d'étayer leurs thèses. Appelons-les les « officiels », les « dissidents » et les « autres ».

Niederland connut une existence difficile. Il étudia une première fois la médecine en Allemagne, avant de devoir fuir à l'arrivée des nazis au pouvoir. Il refit une deuxième fois ses études de médecine en Italie où il exerça un certain temps. Puis il s'exila de nouveau, aux Philippines cette fois. Après la guerre il s'installa aux Etats-Unis ; il reprit une troisième fois des études de médecine et entreprit une formation analytique. Son Suvre porte sur la psychobiographie μ Goya, Poe, Rousseau, Gogol μ et sur la psychogéographie, les représentations de la planète entretenant un rapport intime avec les représentations du corps humain.

L'essentiel du différent entre Katan et Niederland porte sur la modalité de la construction psychanalytique utile à la compréhension de tel ou tel aspect du délire de Schreber. Ils s'accordent tout deux à reconnaître que seules les constructions théoriques permettent cette compréhension et que l'analyse fournie par Freud est essentiellement correcte. Ce qui les sépare apparaît dans leur approche de la notion de « noyau de vérité ». Alors que pour Katan ce noyau est surtout fantasmatique et réside dans le texte même de Schreber, pour Niederland il est absolument réaliste et réside dans l'articulation du texte de Schreber à la trame des textes qui lui sont les plus proches, notamment ceux de son père. Ce débat hérité de Freud a longtemps divisé et divise toujours certains milieux psychanalytiques.

En 1952, le Congrès psychanalytique d'Amsterdam relance le débat. Le séminaire de Lacan sur les psychoses, où Schreber est pris comme exemple, date de 1955-1956, mais circule peu. Lacan est un lecteur qui arrive trop tôt.

Il est important de comprendre comment Lacan renouvelle l'approche des psychoses, mais aussi comment il propose à partir d'elles les éléments centraux de sa métapsychologie. Entre construction et interprétation, et au-delà des débats qu'elles suscitent, Lacan propose une nouvelle théorisation qui tient à la fois des deux autres μ doublement, car construction et interprétation portent sur la lecture de Freud et sur celle de Schreber μ, et les dépasse, en proposant un nouvel enjeu. Tout se passe alors comme s'il fallait raffermir les pouvoirs de la construction et de l'interprétation telles qu'elles apparaissent dans l'ancien débat, face à leur dépassement et à ce qu'engage la nouvelle théorisation.

Lacan, le premier à saisir la dimension littéraire des *Mémoires*, considère Schreber comme un véritable disciple de l'*Aufklärung*, comme l'un de ses derniers fleurons, même. Il estime que Schreber s'exprime par des formules assez rigoureuses et élégantes, donnant l'impression d'un certain système philosophique. Il le compare à St Jean de la Croix, à Proust, à Nerval. Mais, et là est l'impasse, tout cela vient au détriment de Schreber. En effet, s'il est reconnu écrivain, la qualité de poète lui est refusée, au motif que le poète est censé introduire à une dimension nouvelle de l'expérience, à un monde autre. Pourtant Schreber ne cesse d'introduire à une dimension nouvelle et à un monde autre. L'impasse revient à refuser au fou Schreber ce qui lui est attribué en tant qu'écrivain, alors qu'il s'agit toujours d'un livre.

Octave Mannoni propose des thèses qui visent à sortir de l'impasse. Il postule la division de Schreber, valable pour tout un chacun, entre sujet et auteur. En tant qu'auteur, Schreber serait un excellent écrivain, alors qu'en tant que sujet il serait évidemment fou, position inverse de celle de Cervantes, sujet sain dont le génie est de se faire passer pour un auteur fou².

Selon Freud, Schreber, en tant qu'auteur, n'est pas plus fou que Kraepelin ; ses *Mémoires* sont même animées d'une plus grande objectivité que les études du psychiatre. Même si Octave Mannoni compare Schreber à Rousseau, à Dante ou encore aux prophètes, il le considère comme fou à cause de son insistance à décrire ce qui pour lui est objectif, dévoilant ainsi la faille qui permet de passer de la scène de l'écriture, où règne l'auteur, à la scène du sujet où, pour Schreber, règnent l'inconscient et le délire. Cervantes, au contraire, distingue nettement entre écriture et sujet. Mannoni déduit de ces considérations que le livre de Schreber n'appartient pas au royaume de la littérature, tout comme les Suvres pathographiques en général, sauf à redéfinir et à élargir le concept de littérature.

Pourtant la division proposée par Mannoni μ scène du sujet/scène de l'écriture μ n'est pas aussi stable, les structures ne sont pas aussi rigides, le code n'est pas aussi fermé. Grâce à l'arme puissante qu'est l'humour, Mannoni s'en apercevra et écrira comme Schreber³. La séparation n'est pas aussi stricte qu'on l'a voulu entre sujet et auteur.

En 1977, Green propose une lecture de Schreber qui surmonte l'impasse de la division entre sujet et auteur, et considère les *Mémoires* comme appartenant de plein droit au champ littéraire. Schreber est le seul à égaler Artaud. Renouant avec la démarche freudienne et poursuivant la pensée de Lacan, Green affirme que Schreber représente la théorie de Freud. Dans une visée plus générale, il compare le travail d'écriture du psychotique à celui du psychanalyste⁴.

Si la joie suprême d'être enfin devenu la femme de Dieu dans un autre monde n'a pas été accordée à Schreber, sa prophétie selon laquelle nombre de gens s'intéresseraient à son sort se trouve confirmée. En effet, comme l'explique Adorno : « La violence sur laquelle est fondée la civilisation signifie la persécution de tous par tous et le maniaque de la persécution se fait du tort uniquement en attribuant à son plus proche voisin ce que lui fait subir l'ensemble de la société, dans une tentative désespérée pour rendre commensurable tout l'incommensurable. Il se brûle parce qu'il cherche à saisir, pour ainsi dire de ses mains nues, la folie objective à laquelle il ressemble. [...] Même la pire, la plus insensée des représentations d'événements, la plus folle des projections contient la part inconsciente d'effort accompli par une conscience cherchant à

2

3

4

reconnaître la loi meurtrière grâce à laquelle la société perpétue sa vie. [...] la folie manifeste de l'un désigne par erreur en l'autre la folie du tout en lui donnant son vrai nom, et le paranoïaque est la caricature de la vraie vie, lui qui choisit de sa propre initiative d'imiter la fausse vie »⁵. Pour Elias Canetti : « La paranoïa est au sens littéral du mot un *maladie de la puissance*. Une étude de cette maladie dans toutes les directions ouvre sur la nature de la puissance des perspectives d'une ampleur et d'une clarté impossibles à obtenir autrement. On ne doit pas se laisser égarer par le fait que, dans un cas comme celui de Schreber, le malade n'est jamais arrivé en vérité à la situation monstrueuse dont le désir le ronge [...] Une investigation scrupuleuse de la puissance doit faire entièrement abstraction du succès comme critère. Il convient d'en rassembler et d'en comparer soigneusement toutes les propriétés et toutes les excroissances. Un malade mental qui, rejeté, abandonné et méprisé, a vécu ses jours dans l'ombre d'une maison de santé, peut prendre plus d'importance que Hitler ou Napoléon par les connaissances qu'il nous aide à acquérir, aidant ainsi l'humanité à voir clair dans sa malédiction et ses maîtres »⁶. La paranoïa ne serait pas une entité psychopathologique, mais un moment dans le parcours de toute pensée qui cherche à se saisir dans sa vérité. Elle est aussi l'état normal de chacun dans la société de masse. L'individu y subit des altérations permanentes de son moi pour survivre dans un monde perçu comme inhumain du fait de son éloignement plus ou moins effectif par rapport aux lois d'une nature qui ne cesse pourtant de s'imposer.

Il nous faut garder présent à l'esprit que les thèmes que traite Schreber sont partagés par de nombreux auteurs romantiques et infiltrent notre culture. Tels sont les paradoxes qui font que Schreber est paradigmatique : il montre combien la couche de pensée est mince entre le sexuel et le culturel, comment l'Œuvre folle exprime et condense les thèmes les plus répandus d'un monde qui se veut le plus avancé de l'histoire. Ne voyons-nous pas que l'emploi de la « langue fondamentale », qui exprime une chose par le mot qui indique son contraire, se généralise ? Les sens opposés des mots primitifs s'actualisent. Ou pire. Comme le meurtre d'âme.

. Tous les articles de l'école dite ici de « langue anglaise » parus jusqu'à 1979 figurent dans *Le cas Schreber. Contributions psychanalytiques de langue anglaise*, Presses universitaires de France, 1979, traduction, notes et introduction de L.E. Prado de Oliveira.

. O. Mannoni, « Schreber als Schreiber », *Clefs pour l'imaginaire*, op. cit., p. 94.

. O. Mannoni, « La pathogénèse de la création », *Fictions freudiennes*, op. cit., p. 195.

. A. Green, « Transcription d'origine inconnue », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 16, « Ecrire la psychanalyse », Gallimard, 1977, pp. 27-63.

. T.W. Adorno, *Minima Moralia. Réflexions sur la vie mutilée*, Payot, 1980, traduction E. Kaufholz et J.R. Ladmiral, pp. 153-154. Voir M. Jay, *L'imagination dialectique, histoire de l'École de Francfort (1923-1950)*, Payot, 1977, traduction E.E. Moreno et A. Siquel, pp. 264-266.

. E. Canetti, *Masse et puissance*, Gallimard, 1960, traduction R. Rovini, pp. 475-476.

II)

II) Introduction : Littérature et psychanalyse, romantisme et psychose

Le rapport d'intimité entre psychanalyse et littérature, d'abord voulu par Freud nourri de lectures et rêvant la chose littéraire, s'infiltré ensuite entre plume et papier et apporte à l'encre des tonalités qu'elle ne possédait pas, une autre épaisseur. Études théoriques portant des sous-titres leur attribuant valeur littéraire, intérêt pour un Œdipe à l'ombre des romantiques, comme Hamlet, comme Don Quichotte. Impossibilité impérative de les imaginer sans les romantiques aussi. A la limite d'une mièvrerie romantique si commune aux fétichistes, d'une Gradiva aux pieds agiles. Véritable tourment d'un Dostoïevski au romantisme méconnu par Thomas Mann. Melanie Klein et le romantisme noir, Lacan et le romantisme chrétien. La psychanalyse serait aussi, avant tout, science romantique¹. Elle ne s'écrit pas autrement. Romantisme des complexes et des mathèmes.

Freud apparaît non pas comme le premier psychanalyste, ni comme scientifique, mais comme poète qui place Œdipe, Antigone et Hamlet dans un monde dominé par Don Quichotte, Don Juan et Faust. Toute lecture en suppose d'autres à l'intérieur du texte lu, non seulement d'auteurs contemporains, mais aussi de plus anciens, même s'ils redeviennent contemporains par le fait d'être lus. Un livre ne prend sens que parmi d'autres livres auxquels il se réfère ou en devenant lui-même référence, dans sa valeur de signifiant⁴. Le livre de Schreber se comprend à partir des Suvres auxquelles il renvoie, de manière manifeste ou latente, au-delà des souffrances qu'il expose. Le livre en tant que rêve : « La critique psychanalytique recherche dans les textes les libres associations qui révèlent la lutte qui a lieu entre un corps et la société dont il dépend⁵. » Les « libres associations » de Schreber sont parfaitement romantiques. Leurs lectures portent aussi les traces de l'inscription du monde schrébérien dans notre monde à nous. L'âme est tissée des liens entre le sexe et la culture.

Le romantisme n'a décidément pas pris fin avec la destruction de nos derniers rêves⁶. Au contraire, il y puise la force de sa renaissance, dans son rapport toujours intime avec certaines formes de la folie. Il ne se restreint pas aux beaux-arts, mais son esthétique se retrouve dans tout domaine de la vie sociale, de l'administration de l'entreprise jusqu'au fonctionnement quotidien de la bureaucratie, comme un mode de protection, de défense, comme un rêve craintif de mondes et de façons d'être ravissants, au-delà de l'enchantement.

La chaîne est bouclée : l'un des précurseurs du romantisme est Hölderlin, à qui sa mère avait assigné le destin d'une carrière pastorale. Un de ses héros veut libérer la Grèce. C'est le destin de Byron, qui y échoue et paye de sa vie. Hölderlin veut mettre en accord l'idéal et la réalité ; l'exclusion mutuelle entre l'imaginaire et la réalité désespère Novalis. Hölderlin pose à sa mère une question : sommes-nous trop proches ou trop éloignés ? A la recherche d'une réponse

1
4
5
6

poétique, il veut trouver le ton fondamental. Schreber, épuisé par son ambition prophétique, crée sa langue fondamentale.

Entre romantisme et psychose, des lignes de convergence se dessinent. Schreber en montre certaines, lorsqu'il fait des citations. Son livre, issu de ses lectures, est l'unique voie d'accès à sa folie. Pour mieux expliquer ses sentiments et ses sensations, Schreber, dans la plus pure tradition juridique, fait appel à d'autres auteurs, à d'autres livres : ses citations constituent un champ privilégié pour les recherches intertextuelles, l'intertextualité étant la condition préliminaire à toute visée interprétative¹¹. A toute construction également, et encore à toute possibilité de théorisation.

. Précédée d'une *psychiatrie* romantique. Romantisme fondamental de toute psychiatrie. Cf. K. Weneger et H. Beauchesne, « L'imaginaire dans l'espace psychopathologique de la psychiatrie romantique », *L'information psychiatrique*, 72, 3, 1996, pp. 262-267.

. E. Wright, *op. cit.*, p. 152, mais surtout G. Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Le Seuil, 1982. Voir aussi *Cahiers confrontation*, n° 16, automne 1986, « Palimpsestes ».

. E. Wright, *op. cit.*, p. 179.

. Contrairement à ce que suppose A. Kernan dans son *Shakespeare, the King's Playwright : Theater and the Stuart Court, 1603-1613*, Yale University Press, 1996. Certes, Shakespeare, pas plus que les tragiques grecs ou Cervantes, n'était le héros rêvé par les romantiques. Pourtant ces héros, une fois créés, ne cessent de nous éclairer de leurs ombres. La chasse au romantisme les réveille.

J. Bollack, P. Judet et H. Wisman, « La réplique de Jocaste », *Cahiers de philologie*, n° 2, avril 1977, Maison des sciences de l'homme.

III) La construction du délire et le transfert

Un jour, à la clinique de Flechsig, Schreber reçoit la visite de sa femme. Ses instances pressantes l'obligent à jouer une partition posée là tout à fait par hasard, lui semble-t-il. Il s'agit d'un air de Haendel : *Je sais que mon Sauveur est vivant*. Moment assez émouvant. Schreber joue avec le sentiment précis que ses doigts touchent un clavier pour la dernière fois. Or, le piano est une activité à laquelle, de tout temps, il s'est adonné avec le plus vif plaisir. Sans cette joie, il n'aurait jamais pu supporter ses souffrances et notamment le « jeu forcé de la pensée ».

L'air fait partie du *Messie*, composé en 1741, et dont le texte est un montage de citations bibliques. Ici, Haendel cite Job et les Corinthiens. Cet air, objet de tant d'empressement de Mme Schreber, dit : « *I know that my Redeemer liveth, and that He shall stand at the latter day upon the earth, and tho' worms destroy this body, yet in my flesh shall I see God.* »¹ Je souligne le rapport

entre ce texte et le délire de Schreber, mais je remarque surtout qu'après avoir gardé pendant de longues années le portrait de Flechsig sur sa table de nuit, Mme Schreber rappelle à son mari que son sauveur vit : il devrait le comprendre, alors qu'il se sent « livré » à Flechsig. Désormais il ne lui reste plus qu'à voir Dieu dans sa chair.

Peu de temps après, Mme Schreber rend visite à son mari à l'occasion de son anniversaire. Elle lui apporte en cadeau un poème. Schreber le présente en soulignant qu'il n'en connaît pas l'auteur (S-122). Peut-être y voit-il l'œuvre de sa femme. Aucune recherche n'a permis d'en découvrir l'auteur. En tout cas, qu'elle ait écrit ou seulement choisi le poème, que dit Mme Schreber à son mari le jour de son anniversaire ? Qu'une plaie soit ouverte en lui par le bras de Dieu ; qu'il soit amené à implorer la pitié divine ; qu'un cri s'arrache de son âme et qu'il revienne à un état antérieur à la création du monde, que la douleur le terrasse et qu'il n'ait plus une seule larme à pleurer. En somme, aux yeux de sa femme, les souffrances endurées jusqu'alors par Schreber sont peu de chose. Elle lui ébauche le programme du « miracle du hurlement », parmi d'autres.

Le fantasme de transformation en femme, dans son expression psychotique, est indissociable du fantasme du meurtre de la femme comme vengeance contre sa toute-puissance, affirmée ou mise en échec. L'accomplissement fantasmatique du meurtre apporte au sujet, ici Schreber, la toute-puissante imaginaire qu'il attribuait à l'autre.

Lorsqu'on écarte l'étude des rapports transférentiels de Schreber pendant son internement et si l'on pose la question de savoir à qui s'adressent ces *Mémoires* et sur qui porte le transfert de Schreber quand il les rédige, les conclusions peuvent varier par rapport aux thèses fondamentales de Freud. Le motif premier qui le pousse à écrire est de familiariser sa femme avec les expériences qu'il a personnellement vécues (S-1). Ce n'est qu'après qu'il pense à l'ensemble de son entourage, puis à un public plus vaste. Ce passage, ce déplacement à partir de Mme Schreber, supporte un raisonnement en tout point similaire à celui que tient Freud au sujet du « remplacement de Flechsig par la plus haute figure de Dieu » (F-295). Le rapport de Schreber à Dieu gardant beaucoup de ses anciens liens à Flechsig, son rapport à l'humanité s'appuie sur ce qui à l'origine était ses liens à sa femme. La destruction de l'humanité acquiert un nouveau sens, celui de la destruction de sa femme. De même que, selon Freud, Flechsig remplaçait le père, puis le frère aîné, Mme Schreber remplace la mère, puis une sœur de son mari.

Au moment de la rédaction des *Mémoires*, le transfert de Schreber porte sur sa femme et sur son médecin traitant, selon un modèle décrit avec précision par Piera Castoriadis-Aulagnier, à savoir la possibilité de l'établissement de doubles rapports duels, qui peuvent à l'occasion se superposer mais qui ne parviennent jamais à constituer un rapport triangulaire ⁵.

L'étude du transfert paranoïaque révèle l'ampleur de son intérêt en tant que noyau du transfert en général, tant les quatre formules proposées par Freud et leurs articulations possibles sont disséminées dans toute configuration psychique, qu'elle soit ou non pathologique. Lors de leur apparition éclatante, elles se rapportent toujours à des événements anciens et supposent en même temps, dans l'entourage immédiat du malade, des personnages influents. Ainsi en est-il du délire de persécution, qui suppose la présence immédiate de personnages fortement idéalisés

auxquels s'adressent plaintes et témoignages. La présence de ces personnages et leur valeur fantasmagique permet l'atténuation des sentiments de persécution encore présents, qui pourront être socialisés ou sublimés.

. Le texte de Haendel étant en anglais, je donne la version anglaise de la Bible, qui présente de légères variations par rapport à la version française. Prenant l'une et l'autre en considération, il est possible de proposer : "Je sais que mon sauveur est vivant, qu'au dernier jour il sera sur terre, et même si les vers détruisent ce corps, dans ma chair je verrai Dieu". Pour ceux qui aiment la force déterminante des chiffres et des dates : cette œuvre de Haendel précède d'un siècle, à une année près, la naissance de Schreber.

. Cf. P. Castoriadis-Aulagnier, *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Presses universitaires de France, 1975, pp. 287-349, plus particulièrement pp. 306 et 311.

IV) Schreber, lecteur de Baudelaire, de Goethe, de Schiller, auditeur de Beethoven

Schreber lit Schiller. Il cite *A la joie*, qui lui sert à exposer les « rapports étroits qu'il y a entre la volupté et la béatitude » (S-281). Il en appelle au poète pour qu'il le soutienne de la vision prophétique de son chant : « Au ver de terre fut donné la volupté, au chérubin de se tenir devant Dieu »¹. Jouissance et béatitude sont distinguées : l'une est permanente, raison d'être des âmes, l'autre, propre aux êtres humains, est simple instrument de la perpétuation de leur espèce. Schreber revendique pour lui la fin de cette distinction. Humain, il doit jouir de la béatitude des âmes. Il cite brièvement le poème, semblant ne pas s'y attarder, bien qu'y figure une autre notion, liée à son délire, celle des « horloges du monde ».

Il se souvient avoir entendu, en mars 1894 environ, l'expression « extinction des horloges du monde » (S-86) qui marque à ses yeux un tournant particulièrement grave de l'histoire de la terre et de l'humanité : un afflux inhabituel de rayons se produit, suivi d'un somptueux éblouissement de manifestations lumineuses. Schreber ne comprend pas l'expression qu'il entend, mais il se souvient qu'est annoncé le retour de tous les humains, excepté lui et un jésuite. De ce jour date l'instauration des « jeux avec des êtres humains »².

La métaphore « extinction des horloges du monde » est rare. Elle fait songer à Leibniz, mais c'est au poème de Schiller que se réfère Schreber.

*« La joie, la joie meut les rouages
De la grande horloge des mondes. »*

L'« extinction des horloges du monde » intervient quand s'éteint la joie ; le poème indique les causes de ce malheur :

*« Que celui qui eut l'heureuse fortune
De devenir l'ami d'un ami,
Que celui qui conquiert une femme exquise,
Que ceux-là mêlent leur allégresse à la nôtre !
Ou que se joigne à nous quiconque peut nommer sienne
Une seule âme sur le globe terrestre !
Mais que celui qui ne l'a jamais pu, que celui-là quitte à la dérobée
Et en pleurant cette assemblée. »*

Schreber craint à ce point que ce ne soit son cas qu'il s'adjoint toutes les âmes du globe. La joie tant convoitée est aussi particulière. Certes, elle peut être procurée par l'amitié ou la conquête d'une femme exquise, toutes deux assimilées à la possession d'une âme. Les premiers vers de la strophe citée par Schreber révèlent néanmoins une autre source de cette joie :

*« Tous les êtres boivent la joie
Aux mamelles de la nature. »*

L'assemblée, dont est exclu celui qui n'a pas droit à cette joie, se réunit autour de ces mamelles. Volupté et béatitude possèdent une origine mammaire. Caractère romantique de la métaphore des « mamelles de la nature », les seins comme porteurs métonymiques de tout le bonheur humain, seins romantiques et inscription de la différence des sexes : autrement qu'avec Melanie Klein, le signifiant sein est polysémique. Mais Klein, admettant leur angélisme traditionnel, les diabolise. La déconstruction du romantisme passe par la question de savoir ce que sont les seins. En tout cas, pas des mamelles. Des objets d'art, des produits de consommation courante, des parties du corps, des corps à part entière, phalliques, tonneaux des danaïdes, douceur suprême, monstrueux, des êtres animés, dévorateurs dévorés, mordants mordus, le choix est vaste ³.

. Schiller, « A la joie », *Poèmes philosophiques*, Aubier-Montaigne, 1954, traduction R. D'Harcourt, qui propose pour ce passage : « Au ver de terre lui-même a été donné la volupté et devant Dieu le Chérubin se tient debout ».

. *Menschenspielerei*, traduit en français par malices et en anglais par *play with human beings*.

. J.-L. Nancy, *La naissance des seins*, Ecole régionale des Beaux-Arts, Valence, 1996. Ce très beau livre rétablit les seins au royaume des rêves et au cœur de la possibilité de penser. Une question demeure : celle qui porte sur la pensée et la différence des sexes. Inquiétude psychanalytique jamais résolue, insoluble.

V) De la lecture. un détail

Avant même la parole viennent l'attention, la lecture, l'écoute ou bien l'écriture comme trace d'une marque quelconque : empreinte, son. Lecture, écriture et écoute sont confondues. Depuis la nuit des mondes, depuis l'aube des générations, l'être humain lit et s'entend lire. Lorsqu'il regarde le ciel, les nuages, l'herbe, le sable, les vagues, l'horizon, il lit et écoute, déchiffre des signes. L'homme, pour qui l'univers signifie, se conçoit comme une des constellations de signifiants qu'est l'univers. Le sujet est un pur signifiant ; il lui est impossible de ne pas signifier, même s'il ignore ce qu'il signifie. Il est ainsi condamné à croire que le monde à son tour signifie à son intention. Fondement d'un être qui signifierait au moyen du monde, Dieu.

Pour ne pas oublier ce qu'il lit et entend, l'homme écrit et s'entend écrire. Quand il se souvient, il invente la métaphore. L'univers, métaphore de Dieu pour Hugo ; la nature, métaphore de l'humanité pour Marx. Une conception de la métaphore comme pure expression du désir oublie le souvenir qui les porte, à l'un et à l'autre.

Les souvenirs se confondent souvent. Les ressaisir impose, dans le trouble, la recherche des sources et les citations. Le souffle, citation de la brise. Le regard, citation des étoiles. L'inspiration, l'expiration, citations des marées.

Les citations sont les traces de tout ce que les hommes ont lu dans les constellation de signifiants. Elles sont des métaphores qui se dégradent en catachrèses, les métonymies des œuvres dont rêvent ceux qui ne les ont pas créées. Elles viennent à leur place quand nous ne pouvons pas les créer. Nous citons ou nous témoignons quand nous oublions de rêver.

Schreber est un grand lecteur. Il garde beaucoup de souvenirs, qui le troublent et qu'il confond. Pour se les rappeler, il cite. Des Suvres musicales ou littéraires expliquent souvent ses états d'âme : *Tannhäuser* et *Le Crépuscule des Dieux*, le *Messie*, l'*Héroïque* et la *Neuvième*, *La Flûte Enchantée* et *Don Juan*. Le *Freischütz* pour la musique, les écrits de GSthe et Schiller pour la littérature. De GSthe, Schreber cite plus particulièrement *Faust* et un petit poème, *Le Pêcheur*. De Schiller, il cite l'ode reprise par Beethoven dans la neuvième symphonie. De Byron, il cite *Manfred* ; d'Horace, *Carpe Diem*. Les citations de *Faust*, *Tannhäuser* et *Manfred* éclairent le « meurtre d'âme ». D'autres Suvres, jamais citées directement, mais dont les titres paraissent de manière signifiante pour son délire, constituent des citations indirectes, et peuvent apporter un nouvel éclairage à ce « meurtre » autrefois mystérieux ou à l'ensemble des *Mémoires*, comme le *Juif Errant* ou le *Juif éternel*.

Le signifiant « meurtre » est absolument surdéterminé. La nature d'un meurtre fantasmatique, inscrit dans l'imaginaire, est révélée par les textes cités. Meurtre de Marguerite, d'Astarté, d'Agathe, deuxième mort d'Hélène. Rôle des enfants mort-nés dans le déclenchement de la psychose, à l'origine d'un souhait de mort qui se retourne contre la femme, sans exclure les craintes quant à ses possibilités de survie. Certains meurtriers par inadvertance, négligence ou distraction, s'effrayent de leur acte.

Meurtre aussi de la famille du Juif Errant. Après la mort du père et celle d'un fils, la famille Schreber ne comptait plus que des femmes, hormis Schreber lui-même pour qui la transformation en femme pouvait apparaître comme le moyen de se prémunir contre la mort. Le transsexualisme ou le travestisme sont à relier aux fantasmes de meurtre et de mort plutôt qu'à l'angoisse ou au désir de castration.

Le meurtre imaginaire n'est pas principalement celui de l'âme. Il émane du rapport de Schreber avec des femmes. Dans un deuxième temps, il perd son caractère concret pour devenir « meurtre d'âme ». Ce nouveau sens vient atténuer la violence précédente, effacer sa réalité meurtrière. La victime n'est plus une femme et le meurtre met en scène deux hommes. Faust et Méphistophélès, Manfred et Ariman, Max et Samiel, le Christ et Satan, Schreber et Flechsig, toujours un homme et le « Prince de l'Enfer ». Freud signale que la prise d'une position homosexuelle est précédée d'une période de forte attirance envers le sexe opposé. Avant de procéder à la répétition du même, le sujet est ébloui par l'altérité.

Exception parmi tous ces textes, le meurtre n'apparaît pas dans le poème de GSthe, qui correspond en revanche au destin du meurtre quand il perd de sa violence inaugurale pour devenir meurtre d'âme. Lorsque le meurtre a lieu entre deux hommes, celui qui se produit à l'égard des femmes devient miracle, merveille. Miracles éternels malgré l'incrédulité des hommes. Schreber décrit longuement les miracles sur son propre corps. Le transsexualisme correspond à une sorte d'éblouissement aveuglant devant les merveilles du corps de l'autre.

Le meurtre d'âme a encore un autre caractère. Tuer des âmes est aussi une méthode d'éducation qui consiste à transformer les hommes en cadavres. *Perinde ac cadaver*. Schreber établit l'équation symbolique entre les méthodes d'éducation de son père et celles des jésuites. Vu comme tel, le meurtre d'âme survient entre Schreber et son père. Sa signification imaginaire est toute autre : le meurtre d'âme correspond maintenant au meurtre d'une femme. Une liaison peut s'établir entre les rapports de Schreber avec son père et son rapport avec les femmes, d'où ne serait pas absente une certaine conception des méthodes d'éducation.

VI) Le meurtre d'âme et le Juif Errant. Schreber lecteur de Byron, de Sue, de Voltaire, auditeur de Weber

Dans ses efforts pour éclaircir ce qui, à ses yeux, est devenu un signifiant fondateur, le meurtre d'âme, Schreber mentionne les nombreuses variations sur ce thème dans la tradition orale (légendes, contes, mythes...) des différents peuples qui constituaient alors l'empire austro-hongrois. Il situe sa genèse « loin en arrière et peut-être au xviii^e siècle », moment où apparaît en Allemagne le romantisme (S-23).

Schreber nomme donc sa source — la littérature. Et il la date. La majorité des auteurs et des œuvres qu'il cite appartient à la deuxième moitié du xviii^e siècle et aux toutes premières décades du xix^e siècle. Ce moment particulièrement riche de la littérature allemande semblait davantage

fertile à la fin du xix^e et au début du xx^e que de nos jours où elle est parfois considérée comme décadente. Les thèmes traités dans cette période renvoient fréquemment « loin en arrière », comme pour *Faust*, pour le *Freischütz*, et plus encore pour les quelques œuvres citées de Byron.

L'idée essentielle du meurtre d'âme est qu'il « serait possible en quelque façon de se rendre maître de l'âme de son prochain et de se procurer de la sorte, aux dépens de cette âme, une vie plus longue ou tout autre avantage ayant trait à la vie dans l'au-delà. » « D'ordinaire, remarque Schreber, le rôle principal est accordé au Diable ». D'ordinaire. A l'appui de cette définition, Schreber cite le *Faust* de Gœthe, *Manfred* de Byron et le *Freischütz* de Weber. Ces trois œuvres ont pour thème commun le destin d'un homme qui doit, pour faire sienne la femme désirée, passer un pacte avec le Diable.

La définition de ce meurtre demeure confuse. En effet, le Diable ne se rend pas maître de l'âme de Faust, tout au moins dans la deuxième version du drame de Gœthe. Il n'accède pas non plus à la longévité. Le Prince de l'Enfer ne tire pas d'avantage qu'il ne posséderait déjà. Au contraire. Faust, en revanche, échange la longévité contre la promesse de livrer son âme. Les avantages ainsi obtenus n'appartiennent pas à l'au-delà, lieu de souffrances prévisibles pour le pécheur. Ils sont très immédiats, quoique provenant parfois de l'au-delà.

Freud n'a pas négligé les citations faites par Schreber. Il a ainsi tenté de mettre *Manfred* « en parallèle avec le pacte par lequel Faust vend son âme » et est allé jusqu'à chercher la présence d'un seul terme, celui de « meurtre d'âme », qui aurait dû jeter un pont entre Byron et Gœthe. Freud s'est exercé à une lecture comparative, mais n'a trouvé aucun lien entre les deux drames. Il y a vu au contraire des contradictions flagrantes, puisque, selon lui, Manfred refuse de vendre son âme. Freud conclut donc à une erreur de Schreber.

Freud néglige ce passage de *Manfred* où le héros subit les pressions les plus fortes pour livrer enfin son âme. Le meurtre d'âme est alors au centre du drame, avec l'apparition d'un personnage très important pour Schreber, le dieu Ariman (S-20, note 13).

Le meurtre d'âme de Schreber impose une compréhension complexe et nuancée. Les signifiants en jeu n'ont aucune signification univoque. La simple vérification des exemples cités le montre. La version qu'en donne Schreber était déjà porteuse de cette polysémie.

Le lieu d'origine du signifiant meurtre d'âme a été découvert : la révolte de Luther contre le Pape et les catholiques, accusés de ce meurtre. Il ne préjuge en rien de sa ou de ses valeurs imaginaires ou symboliques. En psychanalyse, il n'est de compréhension possible qu'ouverte en permanence à la métapsychologie. Celle-ci, outre la diversité de ses lieux d'inscription et de leurs combinaisons, suppose encore la prise en compte d'une dynamique, d'une économie et d'une génétique. Le meurtre d'âme relève dans l'imaginaire du meurtre de la femme. Un meurtre fantasmé comme réel deviendra imaginaire par économie, pour ne pas chercher à s'inscrire dans la réalité. La réalité d'un plaisir fantasmé peut devenir, dans sa dynamique, douleur d'un délire. Le dévoilement réaliste du meurtre d'âme ne doit pas voiler la trame des signifiants que Schreber tisse autour de sa valeur signifiante en ce qui le concerne. Dévoiler l'importance de

Luther ne doit pas obscurcir l'importance de Gœthe, Weber, Byron, parmi tant d'autres lectures, ni celle du personnage en qui Schreber voit son ancêtre.

Le signifiant « meurtre » est absolument surdéterminé. La nature d'un meurtre fantasmatique, inscrit dans l'imaginaire, est révélée par les textes cités. Meurtre de Marguerite, d'Astarté, d'Agathe, deuxième mort d'Hélène. Rôle des enfants mort-nés dans le déclenchement de la psychose, à l'origine d'un souhait de mort qui se retourne contre la femme, sans exclure les craintes quant à ses possibilités de survie. Certains meurtriers par inadvertance, négligence ou distraction, s'effrayent de leur acte.

VII) Schreber auditeur de Mozart, retour à Byron

Des oiseaux partout, des milliers d'oiseaux. Les œuvres citées par Schreber, ses *Mémoires*, l'histoire de l'art et de la pensée, dessinent un monde d'oiseaux. Des grands et des petits. Ceux qui dominent les nuages et d'autres, de basse-cour, qui fournissent de bons plats. Schreber développe longuement le thème des oiseaux qui parlent alors qu'ils ont perdu le sens de ce qu'ils disent et ne prêtent attention qu'à l'homophonie de leurs mots, ce qui ne les empêche pas de rendre par là « l'expression d'un sentiment authentique » (S-210). Nous retrouvons ici la perte du sens comme condition fixée à certaines époques, et notamment à la nôtre, à l'expression d'un sentiment authentique. Le sens est conçu comme indépendant de celui qui parle et de celui qui l'entend, indépendant de leur situation.

Le quinzième chapitre des *Mémoires*, outre les titres de « jeux avec des êtres humains » et de « jeux de miracles », porte aussi celui de « oiseaux parleurs ». Freud n'a pu se défendre de l'idée que leur description s'appliquerait mieux à des jeunes filles que, lorsqu'on est d'humeur critique nous rappelle-t-il, l'on compare volontiers à des oies (F-285). Mais Schreber, sur ce point, est clair : les oies, comme tout autre oiseau de basse-cour, ne sauraient parler (S-214). Freud ne s'arrête pourtant pas à cette affirmation et il finit par trouver dans les *Mémoires* la confirmation de ses propos : Schreber attribue aux oies des prénoms de jeunes filles « car de par leur curiosité, leur appétit de volupté, c'est d'abord à des jeunes filles qu'on serait tenté dans l'ensemble de les comparer ». Freud suit le tracé de l'orientation psychanalytique, sans se laisser perdre dans les méandres, les impasses et les contresens du texte fou. Pourtant le caractère aléatoire du signifiant le rend surdéterminé. Pour Schreber, « jeunes filles » est un signifiant qui appartient à une autre constellation et obéit à une autre économie que celles que leur attribue Proust, par exemple. Ce sont des jeunes filles qui gardent un rapport particulier aux voix.

Agathe doit être tuée sous la forme d'un oiseau dans le *Freischütz*. Dans les versions les plus anciennes de la légende elle meurt effectivement. L'oiseau n'est pas seulement une jeune fille, mais une jeune fille morte ou victime désignée d'un meurtre. Dans *Faust* également, quelques oiseaux apparaissent au moment où des jeunes femmes sont mises à mort. Dans la mythologie les sirènes sont présentées d'abord comme des oiseaux. A l'origine, en Egypte, ce sont des âmes-oiselles ; elles apparaissent aussi sous la forme des grues d'Ibikus (vengeresses du meurtre, dans une ballade de Schiller) qui exigent, dans *Faust*, une « haine éternelle à cette race maudite »,

celle responsable du crime perpétré sur un proche parent. Toujours dans *Faust*, ces âmes ou grues sont considérées comme les éternelles ennemies des pygmées, autrement dit pour Schreber des « petits hommes »¹. Dans le *Freischütz*, un seul et même tableau insiste sur l'image des oiseaux, âmes et jeunes filles, séductrices et meurtries. Schreber les présentera aussi comme vengeresses et meurtrières.

Les oiseaux de Schreber sont des « damoiselles ». Des jeunes filles mortes. C'est à des « âmes-oiselles » (S-214) qu'il donne des noms de jeunes filles.

Les oiseaux sont aussi très présents dans les deux Suvres citées par Schreber, *La Flûte Enchantée* et *Don Juan*.

. GSthe, *le second Faust*, deuxième partie, vol. I et II, Aubier Montaigne, sans date, traduction H. Lichtenberger, pp. 103 et XXIV, respectivement, strophe 7660.

VIII) Comment des hommes deviennent des femmes selon ce qu'ils voient et ce qu'ils entendent, pour se donner à voir et se faire entendre. Du narcissisme, du fétichisme et de la psychose. Schreber, auditeur de Wagner. Toujours Byron

Entre l'éviration pratiquée « de manière à ce que les organes génitaux (externes) masculins (scrotum et membre viril) se rétractassent à l'intérieur du ventre » (S-53) et l'affirmation de l'existence sur son corps, « notamment aux seins », des particularités du système nerveux propres au corps de la femme (S-420), Schreber a parcouru un long chemin.

Schreber date du séjour à l'asile de Weber sa prise de conscience des signes de féminisation de son corps. Certes, il affirme avoir « possédé des organes génitaux féminincute;veloppés » et avoir « ressenti dans le corps des tressautements comme ceux qui correspondent aux premières manifestations vitales de l'embryon humain » à l'époque où il séjournait encore à la clinique de Flechsig (S-4, note 1). Pourtant, d'une période à l'autre, il ne s'agit pas de la même transformation en femme. Celle qui s'opère à la clinique de Flechsig implique une transformation du corps, de ses organes internes, qu'elle soit liée à la volupté — en vue d'abus sexuels — ou à la béatitude. Dans ce dernier cas, ce qui se produisait alors dans son corps était analogue à ce qui s'était produit dans celui de la Sainte Vierge. Schreber décrit longuement l'éviration. En revanche, la transformation plus tardive, à l'époque du séjour chez Weber, n'implique rien de tel. Si la féminisation vient à s'imposer, ce ne sont que des signes. La métaphore « être femme » est remplacée par des métonymies équivalentes. Leurs enjeux changent du tout au tout. Auparavant, Schreber éprouvait des mouvements dans son corps. Maintenant, il y lit des signes. Son corps nu après sa mort deviendra un livre ouvert, offert à la lecture scientifique. La transformation elle-même devient hypothétique et est ajournée pour « l'au-delà ». Schreber n'est femme que par ses attifements et ses rubans. Tout au plus a-t-il des embryons de seins.

Les oscillations entre la figure de la femme détruite, frappée par la haine, et celle de la femme idéalisée, protégée ainsi de la destruction, inaccessible, sont des oscillations métaphoro-métonymiques parmi d'autres, propres à la position schizo-paranoïde. Dans l'intervalle établi entre la position schizoïde et la position paranoïde, un moment dépressif peut se frayer un chemin. En cours de route, s'ébauchent les contours de l'espace où le sujet s'inscrit dans l'ordre symbolique. Ce sujet se situe dans la chaîne des générations en fonction de son rapport à la différence des sexes et à son destin mortel, et soumis qu'il est au manque et à l'absence.

La transformation en femme, position que Schreber essaye de tenir pendant une courte période de sa vie, ne peut se produire, néanmoins, que dans un univers merveilleux, puisque la réalité psychique de Schreber lui impose d'être homme et femme à la fois. Jusqu'à la fin de sa période d'internement, lorsqu'il écrit après-coup ses *Mémoires*, mis à part les moments où il se trouve devant son écritoire, Schreber est assis « devant la glace ou ailleurs, le haut du corps à demi nu, revêtu de colifichets féminins (bracelets, colliers de pacotille, etc.) » (S-429). Homme et femme à la fois, point où viennent se résoudre ses nombreuses oscillations. Être femme devient « avoir des seins »⁴. Le reste de son corps demeure inchangé ou son changement est ajourné pour l'« au-delà ». Être femme devient une mascarade dont il est lui-même le principal spectateur.

Nous pouvons dès maintenant avancer une thèse générale. La perversion correspond toujours à un retrait autistique du sujet, qui s'est renfermé temporairement avec un organe, une fonction d'organe ou une sensation particulière liée à l'organe menacés de forclusion. Le renfermement autistique lui permet d'éviter des pires catastrophes. La perversion correspond au retour du sujet au réel avec ce qu'il a dû surinvestir pour protéger. Il devient nécessaire de sortir de l'orientation traditionnelle de l'approche du fétichisme, portant exclusivement sur les formes de négation de l'absence du pénis, alors même que le phallus imaginaire de la femme se voit créditeur de la toute-puissance. D'autres formes du fétichisme, notamment celles liées au transsexualisme ou au travestisme, s'organisent en fonction de la présence ou de l'absence des seins. Ici, la femme respire d'une splendeur fantomatique, dans une sorte d'au-delà de la puissance phallique, où le pénis lui-même n'est qu'un substitut mineur du sein. Le phallus, fantasme de toute-puissance, pour Schreber comme pour nombre de transsexuels μ et aussi dans un grand nombre de configurations de la psychologie féminine μ , correspond avant tout aux seins. Ou bien la négation de l'absence du pénis vient renforcer la perception de l'existence des seins, ou bien la perception de l'inexistence des seins conduit à un déni de leur existence, auquel cas l'organe menacé de forclusion réapparaît dans la réalité, par exemple sous la forme d'une mythique « nature » pourvoyeuse de tout le bien, ou encore en s'inscrivant de force sur un corps où il n'y a pas d'autre place que celle que le délire et la chirurgie pourront lui accorder. Notre époque, là encore, a appris à rendre réelle la transformation délirante.

. Cf., principalement, J. Lanouzière, « Schreber et le sein », *Psychanalyse à l'université*, n° 57, Presses universitaires de France, janvier 1990, pp. 23-55, tome 15. Aussi, R.J. Almansì, « The Face-Breast Equation », *Journal of the American Psychoanalytical Association*, 1960, vol. 8, n° 68, pp. 43-70, et J. Berke et S. Schneider, « Antithetical meanings of the breast », *International Journal of*

Psycho-Analysis, juin 1994, vol. 75, part 3, pp. 491-498, Londres, The Institute of Psycho-Analysis.

IX) Schreber, lecteur des illuministes et de Swedenborg. Du délire et de l'hallucination

Wunder, miracle ou merveille. Merveille miraculeuse, miracle merveilleux. Certaines merveilles ne tiennent pas du miracle. Certains miracles ne sont pas merveilleux. Les traducteurs des *Mémoires* et leurs lecteurs ont gardé, selon l'usage établi, le terme de « miracle ». Misère de la traduction. La tradition psychanalytique est préservée au détriment d'une autre tradition, abandonnée. Le piétisme, l'illuminisme, le quiétisme, autant de variantes d'une même démarche qui s'exprime tantôt dans le domaine de l'art et de la littérature, tantôt dans celui de la religion. La littérature est un aspect délaissé des études sur les *Mémoires*, et ce au bénéfice de la maladie. Les *Mémoires* constituent un texte *merveilleux* ou *miraculeux*.

Entre imaginaire et symbolique perdurent le caractère merveilleux de l'amour et l'importance de la sensibilité à l'amour dans tout romantisme. Miracles ou merveilles se produisent quand le sein devient tout-puissant, ouvrant la voie à d'autres expériences du corps, qui l'écartèlent entre joies suprêmes et souffrances effroyables. Romantisme du Christ et de sa Croix d'amour.

Le merveilleux ne se limite pas au préromantisme. Il se prolonge tout au long du romantisme lui-même et bien au-delà. GSthe s'en inspire. Son *Juif Éternel* correspond à sa rupture avec les sectes piétistes sans qu'il abandonne pour autant ses sources d'inspiration. *Faust* en est la preuve avec ses hiérarchies de diables : des gros diables à la corne courte et étroite, des diables maigres à la corne longue et courbe, des satans. *L'Urfaust* et les milices célestes. *Faust* circonscrit leurs royaumes : régions célestes basse ou moyenne, régions des cimes plus élevées et de l'atmosphère d'en haut. Anges novices et accomplis qui planent ou flottent dans les régions célestes, comme les âmes ou les dieux de Schreber qui évoque hiérarchies de diables et royaumes divins (S-14).

Ces petits-hommes n'appartiennent ni à GSthe ni à Schreber. Ce sont des créatures de l'univers merveilleux depuis le xvii^e siècle. Certains savants ont rêvé de les créer amenant l'homme à devenir alors l'égal de Dieu, sinon son supérieur. Il corrigerait dans sa création les erreurs de Dieu. Dans le romantisme anglais, c'est Frankenstein. Pour un Balzac empreint de romantisme, même s'il s'en éloigne, c'est Lucien Chardon de Rubempré.

H. Lichtenberger, dans son introduction au *Second Faust* de GSthe cite, à ce propos, Paracelse et sa recette pour la création d'un petit-homme. « Du sperme viril doit être placé comme dans une cornue fermée, en état de suprême putréfaction, et continuer à se décomposer in *ventre equino* (c'est-à-dire dans un récipient rempli de fumier de cheval), et cela pendant quarante jours ou aussi longtemps qu'il faudra pour qu'il devienne vivant, se meuve et se remue, ce qui est aisé à observer. Au bout de ce temps, il aura approximativement l'apparence d'un homme, mais il sera transparent et sans corps. Si ensuite il est habilement nourri chaque jour avec *arcano sanguinis humani* (c'est-à-dire une préparation alchimique rouge désignée par son nom secret),

et qu'il est tenu à la température constante *ventris equinis*, alors il naît un enfant humain vivant, avec tous ses membres, comme chez les enfants de la femme, seulement beaucoup plus petit. » Comme les enfants de la femme, qui se voit ainsi attribuer une cornue remplie de fumier de cheval.

Paracelse nourrit pourtant les doutes « les plus graves sur la possibilité que, par nature ou par art, un homme pût être produit en dehors d'un corps de femme et d'une mère naturelle. » Les doutes cachent parfois l'espoir. Ces « petits-hommes » deviendraient « des personnages miraculeux, par qui s'accompliraient des choses prodigieuses. » Schreber partage ces préoccupations et ces doutes. La putréfaction, nécessaire à la naissance des petits-hommes, se produit dans son propre corps, plus particulièrement dans son bas-ventre, pourtant il n'engendre pas. Un corps de femme s'impose. Schreber sera transformé en femme.

H. Lichtenberger ne renvoie pas seulement à Paracelse mais aussi à un autre auteur mystique, important pour la littérature allemande. Ces personnages d'enfants bienheureux qui, pour entrer au ciel, ont encore besoin d'une purification et d'un « enseignement » (Schreber écrit un « examen »), qui n'ont pas d'organes pour entrer en contact avec les choses de la terre et qui doivent faire appel aux yeux d'un visionnaire, ces enfants ont été inspirés à GSthe par Swedenborg.

La place sociale et culturelle de Swedenborg auprès du roi de Suède, l'importance que lui accorde Kant dans la confrontation avec sa propre pensée pour l'élaboration de son Suvre ainsi que son destin de fondateur d'église plutôt que d'aliéné, relèvent en fin de compte de l'importance majeure accordée au signifiant *amour* dans son système symbolique. La vie et la pensée de Schreber au contraire sont marquées par les traces du signifiant *haine*. Swedenborg a une nombreuse descendance, fruit d'un amour conjugal idéalisé. C'est cette même idéalisation qui conduit Schreber devant les tribunaux, lors du procès contre son épouse. Swedenborg et Schreber semblent être en proie à des types différents d'hallucinations. La sublimation occupe une place certaine dans les hallucinations de Swedenborg alors que le narcissisme, dont son propre corps est en permanence le signifiant, court comme un fil rouge tout au long de celles de Schreber.

Swedenborg est un précurseur du piétisme et de l'illuminisme. Ses ancêtres les plus lointains sont les néoplatoniciens et particulièrement Maître Eckhart, qui marque la littérature allemande pendant une longue période. Le piétisme est un mouvement principalement religieux qui réagit contre la mondanité grandissante du luthéranisme en prêchant le retour à une religion purement intime, de pur contact avec Dieu. Son bastion est la Saxe. Son pendant littéraire est l'illuminisme dont la caractéristique majeure est l'expérience du merveilleux et de l'occulte. Les sectes, les loges, les confréries, la franc-maçonnerie sont les hauts lieux de son épanouissement. La psychanalyse l'hérite, peut-être. Notre culture, assurément.

Herder s'est longuement intéressé aux miracles des saintes écritures qui ne sont rien d'autre, pour lui, que des métaphores prises au sens littéral. Schreber, comme tout allemand cultivé, ne pouvait l'ignorer. La conception selon laquelle des peuples sont successivement élus, suivant un ordre qui apparaît tel quel dans les *Mémoires*, a été formulée en philosophie par Herder qui

soutient que chaque peuple devient l'élu d'un certain moment de l'histoire de l'humanité⁷. L'histoire ne serait pas un produit du hasard mais obéirait à un ordre de l'univers⁸ selon lequel « une seule et même loi donc s'étend du soleil et de tous les soleils jusqu'à la moindre action humaine⁹ ». Dans cet ordre d'idées, les Persans (Ormuzd et Ariman) apparaissent comme des ancêtres directs des Allemands.

Herder s'intéresse encore à une sorte de « langue fondamentale », « *eine Ursprache* », « fonds dans lequel devaient puiser tous les poètes d'une nation », sans qu'il leur soit pour autant exclusif. De même, « chaque homme doit inventer littéralement son propre langage et comprendre chaque notion dans chaque mot comme s'il [...] avait inventé » cette « langue maternelle ». Pour lui, « l'homme ne se conçoit pas sans le langage et se demander où l'homme a appris à parler revient à se poser la question de la Création¹⁰ ». Schreber ne s'y dérobe pas.

. Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, Editions Aubier Montaigne, 1962, p. 64, introduction, traduction et notes de M. Rouché.

. Herder, *Journal de mon voyage en Italie en l'an 1769*, Editions Aubier Montaigne, p. 35, traduction, notes et introduction de M. Rouché.

. Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*, *op. cit.*, p. 277.

Herder, *Journal de mon voyage en l'an 1769*, *op. cit.*, p. 177.

X) Retour à Freud avec la psychose et la métapsychologie

La richesse du délire laisse entrevoir la richesse des sublimations qui l'ont précédé. C'est la thèse de Freud. « Et si l'on passe en revue les constructions ingénieuses que le délire de Schreber édifie [...], on peut évaluer rétrospectivement la richesse des sublimations qui ont été anéanties en lui par cette catastrophe du détachement général de la libido¹. » La richesse de ces sublimations ne se restreint pas au seul terrain religieux. Son noyau est la constitution d'une « langue fondamentale ». Il garde avec elle un lien intime, indissoluble. L'accès au langage et la constitution d'une image stable du corps sont les premiers grands moments du travail de la sublimation.

Une saisissante intuition conduit Freud dans son étude sur l'aphasie à mettre en pièces le mot. Il procédera par la suite à de nombreuses autres déconstructions. La représentation de mot se

7

8

9

10

1

forme à partir d'une image de lecture, d'une image d'écriture, d'une image de mouvement et d'une image sonore. « Le mot est donc une représentation complexe, composée des images mentionnées, ou, autrement dit, au mot correspond un processus associatif compliqué où les éléments énumérés d'origine visuelle, acoustique et kinesthésique entrent en liaison les uns avec les autres⁴ ». La notion d'*image* est pourtant complexe, car elle ne se réduit pas au *visuel*, mais recouvre une large combinaison d'éléments divers. Elle comporte l'ensemble des éléments qui concourent à la production d'une représentation.

Freud s'intéresse à l'origine de la parole, du mot prononcé et du mot entendu. Dans cette longue étude en forme de lettre, en date du 5 octobre 1895, qui porte comme titre « Essai d'Exposé de Processus ψ Normaux », il rattache l'apparition du langage d'une part au cri et à la douleur, qui servent aussi à augmenter le caractère « hostile » de l'objet, d'autre part à l'existence de certains objets qui émettent en permanence certains bruits, « des objets dans le complexe perceptif desquels un son joue quelque rôle », que le sujet peut *imiter* (souligné par Freud)⁶. A l'origine du langage se trouvent cris et bruits, douleur et imitation. L'extension de la régression imposée par la psychose implique la désorganisation de la pensée et du langage ainsi que le retour à la perception de l'hostilité et à la répétition, au cri μ ou hurlement μ et à l'imitation.

Les traces mnésiques des représentations de mot et celles des représentations de chose ne se séparent ni totalement ni toujours dans la constitution du délire ou dans la formation de l'hallucination. Elles peuvent, au contraire, se fondre et elles se réorganisent autrement que ce qu'elles n'étaient à l'origine.

La recomposition délirante des représentations de mot, une fois produite leur décomposition en image de lecture, d'écriture, de mouvement et de son, ne se fait jamais selon un ordre simple, puisqu'elle obéit aux processus primaires. La trace mnésique de la représentation d'un mot lu, écrit ou entendu, peut s'associer à la trace mnésique de la lecture, de l'écriture ou de l'écoute d'un autre mot, après déplacement, condensation ou selon leur figurabilité. La thèse « réaliste » de la signification de la représentation de mot « meurtre d'âme », par exemple, n'épuise pas les associations dans lesquelles l'expression « meurtre d'âme » s'intègre pour Schreber, puisqu'il les associe avec les traces mnésiques des représentations de mot « juif errant », « Faust », « Manfred » ou encore « Freischütz ». Freud indique la complexité des liens existants entre la représentation refoulée du mot et celle apparaissant lors du retour du refoulé, qui met à jour la part sexuelle et mortifère du mot, qui le rend porteur de désir et d'anéantissement¹². Le mot peut rester le même, mais son sens change considérablement.

Pour expliquer ce qu'il entend par « force d'attraction », Schreber propose deux citations. « La force d'attraction, cette loi impénétrable dans son essence la plus intime, impénétrable même pour moi et en vertu de laquelle rayons et nerfs sont attirés les uns par les autres, recèle en germe une menace pour le règne de Dieu, menace dont la figuration allégorique fournit sans doute déjà la légende germanique du *Crépuscule des Dieux* » (S-30, souligné par Schreber).

Dans *Le Juif éternel* de GSthe il est impossible au Christ de résister à la force d'attraction de la Terre, mais il est vain de chercher une allusion à cette force dans la tétralogie de Wagner, sauf à procéder comme Freud avec *Caïn* de Byron et postuler des considérations sur les mentions incestueuses de l'opéra.

Dans une note de 1902, les *Mémoires* reviennent sur ce mystère. « Le phénomène deviendra peut-être plus accessible et plus saisissable à la compréhension humaine si on se représente que les rayons sont des *êtres animés* et qu'il s'agit, parlant de cette force d'attraction, non d'une force agissante mécanique, mais de quelque chose d'analogue aux *ressorts psychologiques*. Attirant, cela désigne en effet pour les rayons ce qui les intéresse. La chose évoque donc ce que chante GSthe dans son *Pêcheur* : Moitié elle l'entraîna par le fond et moitié il sombra » (S-11, note 5, souligné par Schreber). Surprise de l'incongruité de cette citation. Lorsqu'il est question des rayons et des nerfs la différence sexuelle est exclue.

Pourtant, un lien existe entre le poème et l'opéra. GSthe décrit un homme qui, de la rive, dialogue avec des ondines. Même mise en scène chez Wagner : Siegfried, sur les bords du Rhin, dialogue avec trois ondines (Acte III, scène 1) ¹⁵.

. S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa : Dementia Paranoïdes. (Le président Schreber) », *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, 1911, p. 317.

. S. Freud, *Contribution à la conception des aphasies*, *op. cit.*, pp. 127-128.

. S. Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, 1969, traduction A. Berman, pp. 376-377.

. S. Freud (1898), « Sur le mécanisme psychique de l'oubli », *Résultat, idées, problèmes*, I, 1890-1920, Presses universitaires de France, 1984, pp. 99-107, notamment p. 104, traduction J. Altounian, A. et O. Bourguignon, G. Goran, A. Rauzy.

. R. Wagner, *Crépuscule des Dieux*, Aubier-Flammarion, 1972, traduction J. d'Arièges.